

MARCHE JACQUAIRE DANS LES GRISONS

DU 7 AU 14 JUILLET 2012



Le « Saint Jacques de Disentis » découvert par Yvonne

SAMEDI 7 JUILLET 2012. COIRE.

« *Trains du matin*
Réunissent les pèlerins »

(Variation sur le thème bien connu : « Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin »)

Le premier jour de nos marches est toujours une joie ineffable : joie de retrouver des visages connus, joie de rencontrer de nouveaux pèlerins avec qui l'on partage la passion du grand air, de la marche, de la découverte de la nature et de l'Art, de la méditation silencieuse parfois.

A 8 h 20 déjà, au départ de Lausanne, je retrouve Monique, Monica, Arabella et Claude dans le train en provenance de Genève.

L'évocation de nos souvenirs communs rend le trajet jusqu'à Coire particulièrement rapide.

Nous arrivons à Coire à 11 h 50 et c'est au nombre de 27 que nous nous dirigeons vers le Welschdörfli où nous passerons la nuit, afin d'y déposer nos bagages. Je partage une chambre dotée de lits superposés avec six autres pèlerins, ce qui est relativement intime lorsqu'on songe aux marches où nous étions plus de vingt dans le même dortoir.

Nous allons manger notre pique-nique sur une colline, au-dessus de la cathédrale, puis, à 14 h 45, bénéficions d'une visite guidée de ce sanctuaire.

La cour qui précède l'édifice date de l'époque des Princes-Evêques.

La cathédrale actuelle, la troisième, date de 1150. Deux édifices l'ont précédée : la première église a été construite vers 450, et l'on a découvert, lors des fouilles de 1921, des vestiges d'absides ; la deuxième église date du 8^{ème} siècle et il reste de cette période, entre autre, des statues de marbre qui ont été utilisées pour l'autel de saint Laurent.

La cathédrale est placée sous le vocable de Notre Dame de l'Assomption (fêtée le 15 août).

Le beau portail roman est de type cistercien, mais l'on reconnaît des éléments gothiques dans les colonnes qui encadrent l'entrée.

L'intérieur est un édifice à trois nefs sans transept, de style roman tardif. Les deux nefs latérales sont moins élevées que la nef centrale.

Au-dessous du chœur se trouve une crypte.

Il y avait une grande fenêtre au fond du chœur, mais elle a été occultée par le maître-autel.

Comme la plupart des édifices religieux, le chœur est orienté vers l'est, d'où vient le soleil, symbole de la Résurrection du Christ (dans le retable de Grünewald, à Colmar, ce rapport symbolique entre soleil et Résurrection est évident) ; l'ouest, au contraire, symbolise le monde, le mal, le péché.

Le sud est le côté des croyants, alors que le nord est plutôt associé aux païens : initialement, la lecture de l'évangile se faisait vers le nord, puisqu'elle s'adressait avant tout aux païens qu'il s'agissait de convertir.

Au fond de la nef se trouve le beau sarcophage, en marbre de Salzbourg, de l'évêque Ortlieb von Brandis, mort en 1491 ; ce sarcophage a été créé du vivant de l'évêque. A sa tête, deux lions symbolisent la puissance ; aux pieds, deux chiens, symboles de fidélité. Au bas à gauche, le bouquetin représente les armoiries de l'évêque – déjà avant la création de la Ligue de la Maison-Dieu – et à droite, une branche enflammée indique, comme un rébus, le nom de l'évêque, von Brandis.

De nombreuses modifications ont été apportées à l'édifice au cours des siècles. La partie sud-ouest de la nef est de type baroque ; le plafond est décoré de peintures représentant Marie.

Dans la partie sud-est, on a rajouté une chapelle dédiée à saint Laurent (ce n'est pas un bras de transept comme on pourrait le croire à première vue).

On trouve dans la cathédrale des éléments romans, gothiques, Renaissance et baroques.

Sous le chœur, les apôtres ont les pieds posés sur des lions qui, ici, ne sont pas symboles de puissance, mais représentent le démon qui « cherche qui dévorer ». Ces statues datent de 1200 et ont été placées dans la cathédrale au 20^{ème} siècle, mais on ignore leur position originelle.

Le retable du chœur, œuvre du même artiste que le sarcophage, date de 1486.

Sur le mur nord-ouest de la nef, près de l'entrée, on peut admirer une fresque du Maître de Waltensburg représentant, notamment, l'Epiphanie. Au-dessus de la fresque, beau triptyque gothique.

Nous quittons la cathédrale et descendons vers la place Arcas en passant par le pittoresque quartier du Bärenloch, passage bas et étroit.

A 17 h, nous nous retrouvons dans l'église réformée Saint-Martin pour un moment de recueillement. La tour de l'église date du 11^{ème} siècle, et cette église est l'édifice le plus ancien de Coire.

Les vitraux sont de Giacometti (un cousin du père du sculpteur). Le pasteur nous accueille chaleureusement et, durant son homélie, nous parle de son pèlerinage sur le mont Athos, qu'il a parcouru muni d'un imposant bâton de pèlerin provenant d'Ethiopie. Nous chantons et allumons chacun une bougie avec une intention de prière.

Après ces instants de méditation, nous allons nous promener dans les rues de la ville avant de nous retrouver, non loin de la cathédrale, sur une terrasse, autour d'une grande table, pour le repas vespéral. Le temps est superbe.

Retour à notre auberge.

**DIMANCHE 8 JUILLET 2012. DE COIRE A BONADUZ EN PASSANT
PAR DOMAT-EMS ET L'ÉGLISE SON GIERI DE RHÄZÜNS.**

*« Ronflements du voisin
Ne gênent pas le pèlerin »*

La nuit a été calme, mais dès 05 h 30 des bruits se font entendre dans les corridors, et la voix de stentor de Jean-Max résonne comme un tonnerre.

Après le petit déjeuner, nous chargeons nos bagages dans le bus et, à 8 h 30, nous partons en direction de Domat-Ems.

09 h. Une petite pause au milieu de la forêt, au cours de laquelle Hans et Henri nous donnent le programme de la journée. Nous marchons quelque temps sous la pluie, qui n'est pas bien méchante (et d'ailleurs, « pluie du matin, etc. »).

Nous arrivons à Domat-Ems vers 11 h. Le soleil refait progressivement son apparition.

A 11 h 30, nous montons vers l'église, en passant devant un beau chemin de croix. De l'ancien cimetière, nous contemplons, au pied de la colline qui nous fait face, la première église paroissiale de Domat-Ems ; l'édifice qui se détache du sommet, à peine plus petite, est une simple chapelle. Cette première église étant devenue trop petite pour accueillir les paroissiens, on a construit le sanctuaire où nous nous trouvons. Nous avons la chance d'être guidés, dans cette visite, par le sacristain de la paroisse, qui nous fournit des informations intéressantes, souvent teintées d'humour.

La tour du 15^{ème} siècle est beaucoup trop grande par rapport à l'ensemble de l'édifice : elle est, en fait, antérieure à l'église, qui a été construite en 1504 et adossée à la tour. L'église est dédiée à saint Jean-Baptiste.

Un beau retable montre, de gauche à droite, le Baptême du Christ, sainte Catherine, saint Jean-Baptiste, sainte Dorothée, la décapitation de Jean-Baptiste. Sur l'autel baroque, à droite de l'entrée du chœur, le Baptême du Christ, de 1686.

Chaque Vendredi Saint a lieu une grande procession, à laquelle participent plus de 1000 fidèles. Une fanfare joue devant l'église, cependant que les fidèles pénètrent dans l'église, descendent dans la sacristie et ressortent à l'extérieur par une porte située au fond de la sacristie pour aller déposer un cierge allumé sur la tombe d'un proche. Notre mentor nous rapporte la surprise d'un nouveau membre de la fanfare – qui ignorait l'existence de cette porte dérobée – à la vue de cette foule immense qui semblait trouver place à l'intérieur de l'église, sans qu'il puisse comprendre comment la chose était possible...

En face de cette petite porte se trouve une chapelle mariale, construite après l'église, dotée d'une belle Pietà. On y célèbre chaque année une messe, à l'occasion du Jeudi Saint.

Au nord, une autre chapelle renferme un ossuaire.

C'est dans cette chapelle que l'on entrepose les statues qui sont portées par les jeunes de la paroisse lors de la procession du Vendredi Saint.

Au-dessus des crânes, l'on voit une fresque représentant la pesée des âmes par l'Archange Saint-Michel.

Sur la façade sud de la chapelle, un Jugement Dernier effrayant, restauré il y a 3 ans.

Nous redescendons et allons pique-niquer devant l'église paroissiale, au pied d'un majestueux érable.

A 13 h, nous sommes rassemblés dans l'église paroissiale baroque pour notre moment de méditation quotidien.

Nous repartons une demi-heure plus tard, quittons Domat-Ems et passons sur la rive gauche du Rhin. Marche agréable dans la nature.

Peu après 14 h 30, nous arrivons à Tamins. Nous admirons le bassin et les belles façades du village.

Nous devons malheureusement nous séparer provisoirement d'Yvonne, Erhard et Ruth, qui doivent se rendre avec Jean-Max, notre valeureux chauffeur, à l'hôpital de Coire : Ruth, en effet a fait une malencontreuse chute dans les escaliers de l'hôtel, ce matin, et les douleurs qu'elle ressent à son poignet gauche (le côté dominant, bien sûr...) laissent suspecter une fracture.

Les autres pèlerins poursuivent leur marche vers l'église Son Gieri.

Nous arrivons derrière le sanctuaire et jouissons d'une vue magnifique sur l'édifice juché sur une colline boisée.

Après une petite grimpe dans le bois, nous pénétrons dans cette église presque unique au monde avec sa *Bible des Pauvres* parfaitement conservée (à l'exception du Jugement dernier).

En entrant dans le sanctuaire, on est d'emblée frappé par la beauté du retable gothique, où l'on distingue, notamment, saint Martin et une sainte Dorothee, plantureuse comme une Pomone, traînant un enfant dans ses jupes. Dorothee, vierge de Césarée en Cappadoce, souffrit le martyre sous Dioclétien (env. 300) ; elle est souvent représentée couronnée de roses ou tenant un bouquet de roses ou un panier de fruits et de roses.

Plus intéressantes sont les peintures murales, œuvres de deux artistes dont l'on décèle assez facilement les particularités.

Le premier, le « Maître de Waltensburg », a travaillé dans le chœur : nervures moulurées en trompe-l'œil, voûtes garnies de larges feuillages, médaillons représentant chacun des quatre évangélistes sous la forme d'un ange (l'on peut reconnaître au-dessus des anges les figures du tétramorphe).

Au-dessus de la chaire, le Maître de Waltensburg a peint saint Georges se précipitant contre le dragon ; de part et d'autre de l'arc du chœur, il a peint également les miracles et supplices multiples de saint Georges.

Ces œuvres ont été réalisées vers 1340.

Un demi-siècle plus tard, un autre peintre, dont on ignore l'identité, a tracé sur les parois de la nef, en frises continues, toute l'Histoire Sainte, sans toujours respecter l'ordre chronologique. 13 scènes de l'Ancien Testament et 40 scènes du Nouveau Testament.

L'on peut également admirer un *Christ des jours fériés* et une *Messe de saint Grégoire*, dont nous parlerons ultérieurement.

Saint Georges est un saint légendaire ; malgré la remise en cause de son historicité au 5^{ème} siècle, il demeure très vénéré en Russie et en Grèce, et il est le saint patron de la Grande Bretagne. Il serait né en Cappadoce, de parents chrétiens, et servit dans l'armée romaine.

Légende de saint Georges (d'après la Légende Dorée de Jacques de Voragine)

Il était une fois une cité qui avait tout pour être heureuse, sauf qu'elle était persécutée par un terrible dragon. Pour apaiser la fureur du monstre, les habitants devaient lui livrer chaque jour deux agneaux. Quand ces animaux vinrent à manquer, les habitants de la ville furent contraints de fournir deux jeunes gens, tirés au sort. Un jour, le sort tomba sur la princesse, fille du roi, et ce dernier, après plusieurs jours de tergiversations, ne put faire autrement que d'envoyer sa fille au devant du dragon. Alors qu'elle attendait en pleurant la triste fin qui l'attendait, elle vit un chevalier romain qui lui demanda la cause de sa tristesse. Elle lui raconta son malheur et l'enjoignit de fuir pour ne pas périr avec elle.

Loin de s'enfuir, Georges – c'était lui – s'élança lance baissée contre la bête immonde et la transperça. Elle n'était pas tout à fait morte néanmoins, et Georges pria la princesse de mettre son écharpe autour du cou du monstre, qui la suivit, doux comme un petit chien, à l'intérieur de la ville. On peut imaginer la frayeur des habitants, qui s'éparpillèrent sur le champ.

Mais Georges dit au roi : « Sire, ne craignez point. Je suis chrétien et puis vous débarrasser définitivement de votre tourment, si vous me promettez de vous convertir à ma foi. » Le roi accepta, bien sûr. Georges trancha la tête du dragon qui fut tiré hors de la ville par quatre chevaux, et il y eut, ce jour-là des milliers de baptêmes.

L'histoire de saint Georges ne se poursuit pas de manière aussi heureuse : il dut s'enfuir pour échapper aux hommes de Dioclétien (on voit une scène où il franchit le Rhin avec son cheval, *Saut du Rhin*).

Plus tard, arrêté, il subit des supplices effroyables que le Maître de Waltensburg a peints sur l'arc du chœur de l'église Son Gieri.

Grâce à Bernard, qui s'est acquitté avec talent du rôle de traducteur, nos compagnons germanophones ont pu entendre dans leur langue les commentaires de cette visite (ainsi que des visites suivantes).

Nous nous rendons ensuite à Bonaduz où nous passerons la nuit, les uns à l'hôtel Alte Post, les autres à l'hôtel Weisses Kreuz, où nous partageons un savoureux repas.

Bonaduz a été ravagée par un incendie et n'a gardé, comme témoins de son passé, que dix saintes, qu'un peintre du 17^{ème} siècle, attardé dans la tradition gothique, a représentées en pied entre les nervures d'une voûte en étoile dans l'église paroissiale.

LUNDI 9 JUILLET 2012. DE BONADUZ A LAAX EN PASSANT PAR LES GORGES DU RHIN.

*« Ruses du Malin
N'affectent pas le pèlerin »*

Hier soir, nous avons retrouvé Ruth et ses accompagnants. Elle est plâtrée mais poursuivra courageusement son chemin avec nous. Nous en sommes tous très heureux.

Peu après 9 h, nous montons dans le car qui nous dépose à Trin.

Un donjon médiéval est perché sur une colline arborisée, mais ce n'est pas là que se situent les vestiges de l'église Saint-Pancrace.

Il y avait en ce lieu, sur une plateforme rocheuse puissamment défendue, un édifice du 6^{ème} siècle dédié à saint Pancrace. Pépin le Bref, fondateur de la dynastie carolingienne, aurait établi sur ce Cap Sogn Parcazi une forteresse royale.

Dans cette même enceinte, les seigneurs de Hohentrins installèrent plus tard leur château (habité jusqu'au 15^{ème} siècle). Pour pallier le manque d'eau, on a construit un système de collecte de l'eau de pluie, récoltée dans la cour et purifiée par un système de filtrage avant de s'écouler dans une citerne circulaire. Pour y accéder, il faut emprunter un chemin pentu à la sortie du village, et nous devons y renoncer.

Nous descendons, jouissant d'une marche agréable vers un vallon où coule une rivière.

Fraîcheur des sous-bois. Le ciel, peu à peu, se débarrasse de ses flocons nuageux.

10 h 30. Montée sur un bon chemin bordé de plantes herbacées et de fleurs multicolores.

11 h 45. Nous arrivons aux Gorges du Rhin, « Colorado de la Suisse ».

Le spectacle est impressionnant et de nombreux marcheurs affluent pour l'admirer. Les roches grises, falaises verticales encadrent la vallée où le Rhin, langoureusement, déploie ses méandres. Un pont enjambe le fleuve. Un train rouge glisse au fond de la vallée. Du haut de l'observatoire métallique l'on jouit d'une vue panoramique, vision d'une beauté sauvage, vertigineuse.

Nous empruntons un chemin pentu qui nous mène au sommet d'une colline où nous retrouvons Jean-Max et son bus. Le pique-nique, comme toujours, a été soigneusement préparé par « l'équipe mobile ».

Vers 14 h, nous repartons en direction de Laax.

Après un moment de repos devant notre gîte, l'hôtel Capricorne, nous descendons vers le centre de Laax et passons quelques instants dans l'église paroissiale Saint-Othmar et Saint-Gall.

Cet édifice baroque à une nef avec chœur rectangulaire moins large que la nef a été construit de 1675 à 1678 par Domenico Barbieri de Roveredo.

Durant notre passage dans cette église, nous abordons rapidement l'histoire des Grisons et la formation des trois ligues qui constitueront la République des Grisons.

La première ligue à émerger fut celle de la Maison-Dieu, qui réunissait la ville de Coire, les chanoines et les sujets de l'évêque.

Les relations entre l'évêque et ses sujets s'étaient détériorées dès 1363 : en raison de la mauvaise administration de Peter Gelyto, prélat étranger au pays – il était originaire de Bohême – et souvent absent, l'évêché était plongé dans les dettes ; l'évêque était même disposé à céder la seigneurie temporelle avec ses revenus aux ducs d'Autriche en échange d'une pension annuelle... Inquiets, les représentants des trois « états », à savoir le chapitre cathédral, les communautés de vallée et la bourgeoisie de la ville de Coire se réunirent à Zernez puis à Coire en 1367. Cette assemblée introduisit un droit de regard sur l'administration de l'évêché et interdit à l'évêque toute cession de biens ecclésiastiques sans son accord.

La Ligue Grise (ou Ligue Supérieure), fondée à Illanz en 1395 et confirmée sous l'érable de Trun en 1424, regroupait l'abbé de Disentis, ses sujets, les barons de Rhäziüns et de Sax-Mesocco, ainsi que les communautés de paysans libres.

Le nom de « Ligue grise », traditionnellement interprété comme une allusion à la couleur du vêtement de laine porté par l'homme commu; est à l'origine du terme qui désignera le canton des Grisons et l'ensemble de ses habitants

La troisième Ligue, créée en 1436, est la Ligue des Dix Juridictions, qui regroupait les sujets rhétiques du dernier comte de Toggenburg, mort sans héritier en 1436.

Le drapeau du canton des Grisons est divisé en trois parties. Une partie est symbolisée par deux bandes verticales de sable et d'argent (Ligue Grise). La seconde partie est symbolisée par les couleurs bleue et or qui donnent forme à une croix (Ligue des Dix Juridictions). La troisième partie est argentée et trouve en son centre un bouquetin saillant de couleur noire (Ligue de la Maison-Dieu).

Nous descendons vers la chapelle Son Giachen pour notre moment de recueillement, lecture biblique, témoignage et chant.

Antoinette a pu obtenir la clé de la chapelle, habituellement fermée.

Le sanctuaire a été fondé en 1503 par Jon Clau Pitscher de Laax.

L'autel baroque est un don de la famille de Cabalzar (1670). On y voit les deux fils de Zébédée : Jacques à droite, Jean à gauche.

Entre les deux apôtres, une peinture de la chapelle (Il est fréquent, en art religieux, de voir un édifice totalement décalé géographiquement, comme c'est le cas, par exemple, sur le pont Sainte-Apolline, près de Fribourg, où l'on voit une peinture de la Sainte Famille franchissant ce pont lors de la Fuite en Egypte).

Au-dessus de la porte, à l'intérieur de la chapelle, est accroché un tableau, reproduction naïve de celui qui orne l'autel.

Vers 17 h, nous remontons vers le centre ville en passant devant la Casa Liunga.

17 h 20. Nous savourons une boisson rafraîchissante sur une terrasse, devant le charmant petit lac de Laax.

19 h 30. Repas très convivial au Capricorne.

Un orage tonitruant va se manifester durant une bonne partie de la nuit.

MARDI 10 JUILLET 2012. DE LAAX A SIAT EN PASSANT PAR FALERA.

« *Astuces des mathématiciens*
Enchantent le pèlerin »

Les écluses du ciel se sont ouvertes ce qui nous vaut, ce matin, un ciel bleu et dégagé, à part quelques brumes matinales.

Après un copieux petit déjeuner, nous nous rendons à la station de bus de Laax où, peu après 08 h 30, nous prenons le car de Falera, où nous arrivons vers 09 h. Nous avons la chance de bénéficier d'une visite guidée exceptionnelle – et bien traduite en français par Arabella. Monsieur Ignaz Cathomen, enseignant à la retraite, s'est passionné pour les mégalithes de Falera – il a du reste œuvré personnellement à relever certains menhirs, en collaboration avec géologues et archéologues.

Des populations ont occupé le sommet de la colline de 1800 à 400 avant J.-C. C'étaient des agriculteurs qui avaient aménagé des cultures en terrasses (comme on peut le voir sur la colline qui fait face à l'église). Le sol est très fertile, car il contient une forte proportion de cendres volcaniques ; toutefois, on se trouve ici à 1200 mètres d'altitude, et le temps des cultures ne dure que 3 à 4 mois ; il est donc essentiel de bien calculer le moment des semailles : on commence à semer fin mai afin de engranger la récolte fin septembre. C'est pourquoi ces populations ont inventé un système de calendrier, à la fois pour connaître la date exacte et dans un but cultuel.

Fin juin 1943, on a découvert, enfoui sous 110 cm de terre, un objet manufacturé en bronze. L'objet que nous montre notre guide est une copie (l'original est au musée de Coire). Considéré au début comme une grande aiguille à vêtement, interprétation erronée, cet objet, qui comporte 20 petits creux (ou plutôt 19 et demi, car l'un des creux est moins marqué que les autres) disposés en cercle à la périphérie et 16 sur un cercle concentrique plus petit, permet, par des calculs savants que je me garderai de répéter, de déterminer la période de rotation de la planète Vénus autour du soleil, la période où Vénus, Terre et Soleil sont sur une même ligne, la période où Vénus est l'étoile du matin et où elle est l'étoile du soir, etc.

La couche archéologique où l'on a découvert cet objet correspond à une période d'habitation de 1600 ans avant J.-C. et l'on ne peut que s'émerveiller en pensant qu'il y a 3600 ans les hommes connaissaient les mouvements de la planète Vénus, sans doute considérée comme une divinité ; cet objet était donc aussi un objet de culte.

Sur la colline, nous voyons un alignement de menhirs. Le mot *menhir*, d'origine bretonne, signifie *Pierre dressée*.

Il y a ici plusieurs rangées de pierres dressées en granit.

Un certain nombre de pierres, malheureusement, ont été ôtées pour servir de matériau de construction. L'alignement principal vise la montagne Calanda de Felsberg. L'apparition du soleil aux différents points visés par les alignements permettait de déterminer la date du solstice d'été et du solstice d'hiver. L'année était constituée de 12 mois de 30 jours ; les 5 jours restants étaient des jours de fête.

Certains menhirs permettent de déterminer la direction nord-sud, d'autres la direction est-ouest. L'étude géométrique de la position des pierres permet de conclure que les savants de la région connaissaient les règles de Pythagore bien avant la naissance de ce dernier.

Une encoche sur une pierre permettait de déterminer le nord, et l'ombre de la colline tombant sur la pierre donnait la date du solstice d'hiver (le 25 décembre, date païenne du Sol Invictus, qui a été christianisée en fête de Noël).

D'où ces gens venaient-ils ? Nul ne le sait, mais on peut supposer qu'ils sont venus du sud-est, de la région balkanique, emmenant avec eux un savoir mathématique et astronomique.

Après ces considérations, nous allons visiter l'église de Falera.

Une première mention de Falera est faite en 765, dans les archives de l'évêché de Coire. L'église carolingienne primitive, devenue trop petite, a été remplacée par un édifice roman en 1250 environ. Le clocher roman est resté dans son état originel, mais l'église a été élargie en 1476. Un chœur gothique a été construit 15 ans plus tard. Les autels gothiques d'origine ont disparu et ont été remplacés par des autels Renaissance plus tard transformés en style rococo.

Le maître-autel date de 1730. Le retable représente le baptême de Clodéric par saint Rémi, qui était évêque de Reims. Ce baptême est un événement important, puisqu'il est à l'origine du royaume des Francs.

Les fresques du chœur ont été peintes en 1623 par un artiste italien.

Au nord du chœur, une belle fresque représente la Crucifixion ; en arrière-plan, les constructions évoquent la Toscane, ce qui laisse à penser que l'artiste était originaire de cette province d'Italie.

Sur le mur nord de la nef, la dernière Cène a tout d'abord été attribuée au même artiste, mais, il y a trois ans, lors de la restauration de cette fresque, l'on a trouvé une signature qui indique que l'artiste venait d'Allemagne du sud. Judas est représenté en avant-scène, reconnaissable à la bourse qu'il tient dans sa main gauche (et à l'absence d'auréole) ; il n'est pas assis avec les autres apôtres. Tous ces personnages ont vraisemblablement été peints à partir de modèles vivants dans le village de Falera.

A partir du Christ, les ombres portées se trouvent à droite dans la partie droite de la fresque, respectivement à gauche du Christ dans sa partie gauche, ce qui signifie que le Christ représente la Lumière.

Notre guide nous fait remarquer une erreur dans le dessin de la table de la Cène, qui mesure plus de 10 mètres de longueur, mais n'a pas de pied !

On pense qu'en peignant les pieds de la table, l'artiste aurait rompu l'harmonie de l'œuvre.

Vers 1760, toute l'église a été blanchie à la chaux, et ce n'est qu'il y a 80 ans que l'on a découvert ces magnifiques fresques. Trois visages de saints étaient détériorés et ont été repeints, mais la peinture utilisée s'est oxydée, ce qui explique que ces trois visages apparaissent noirs (notamment « notre » saint Jacques).

Dans le chœur, entre les arcatures, on peut admirer une multitude d'anges musiciens.

Nous quittons Falera et marchons sur un chemin agréable, dans une forêt, égayés par le chant purpurin des oiseaux.

12 h. Nous faisons une petite pause au bord d'un torrent.

Nous descendons ensuite vers le village de Ladir, où nous savourons le pique-nique à côté d'une blanche église où, vers 14 h, nous partageons notre 3^{ème} méditation.

Au-dessus du maître-autel, on voit un saint évêque (peut-être Zénobe), qui de son bâton épiscopal terrasse un démon effrayant dont la bouche vomit des flammes.

15 h 45. Nous arrivons devant une chapelle (fermée), sur une colline dominant le village de Siat. Cette chapelle est dédiée à saint Glieci (saint Lucius), qui vécut vers 560 et fut l'un des premiers évêques de Coire.

De l'esplanade, nous jouissons d'une belle vue sur le village de Siat, sur la vallée et sur le long village de Waltensburg.

Avant de gagner notre abri, nous prenons un rafraîchissement dans une auberge. Puis nous descendons vers les locaux communaux où nous disposons de trois grandes chambres avec lits superposés.

L'église paroissiale avec son clocher surmonté d'un bulbe baroque noir est dédiée à saint Florinus ; il est représenté quatre fois dans l'église, sous la forme d'un prêtre tenant un calice. Il est vraisemblable qu'il est à l'origine des armoiries de la commune de Siat, constitué d'un calice d'or surmonté d'une étoile d'or sur fond d'azur.

Florinus était originaire du Sud Tyrol. Il exerça la fonction de curé en Engadine, au Moyen Age. On raconte qu'il était, avant sa prêtrise, responsable des caves de la commune, et que, par charité, il donnait gratuitement du vin aux pauvres ; il ne fut pourtant jamais châtié car les barils, par miracle, se remplissaient de vin... (Ces informations m'ont été fournies par le curé de Siat, et je les livre sous toutes réserves.)

Nous avons eu, cet après-midi, quelques gouttes de pluie, mais le temps, par bonheur s'est rapidement amendé.

A 19 h, nous participons à une messe dans l'église Saint-Florinus, puis allons manger des capuns précédés d'une délicieuse salade, dans un restaurant situé non loin de notre abri.

22 h. J'écris ces quelques lignes, assis sur l'escalier devant la porte de notre gîte, après avoir été délogé de l'endroit confortable, sous le lampadaire, par la pluie qui recommence à tomber.

Nous avons vécu une journée remplie de beaux paysages et riche de découvertes archéologiques. La visite des mégalithes de Falera demeurera dans nos mémoires un moment exceptionnel.

Nous formons un groupe des plus agréables : entente parfaite et communauté d'intérêt pour les beautés de la Nature et de l'Art.

Les salles communales où nous dormons sont assez confortables et bien équipées, mais la nuit se révèle assez fraîche.

MERCREDI 11 JUILLET 2012. DE SIAT A ANDIAST. BREVE VISITE A WALTENSBURG.

*«Brumes du matin
N'égarer pas le pèlerin »*

Dès 06 h 30 déjà, la chambre semble s'animer : grincements de la boiserie des lits superposés (les cadres métalliques des abris PC n'ont pas cet inconvénient ; ils en ont d'autres), froissement des sacs de plastique, grognements, etc. Nous nous levons, préparons nos sacs, chargeons le bus et prenons notre premier repas dans la salle à manger du gîte.

8 h. une brume floconneuse immaculée monte de la vallée, véritable mer de lait (aucune allusion à la mythologie indienne). Le ciel semble se dégager un peu, mais ce n'est qu'un leurre, car cette brume poursuit son ascension, et c'est dans un brouillard épais que nous montons sur un chemin agréable néanmoins.

A 10 h, une descente dans la forêt, pittoresque mais un peu périlleuse en raison de la boue et des herbes mouillées qui rendent le chemin assez glissant. Aucune blessure à déplorer ; même Ruth s'est fort bien tirée d'affaire, avec son seul bras valide. Nous sommes entourés de fougères, de ruisseaux gazouillants. Nous passons à gué quelques torrents. Ce chemin est un ravissement.

Vers 11 h, nous arrivons à la chapelle de Pigniu, où nous arrêtons pour notre méditation.

Deux fresques, l'une représentant saint Thomas, l'autre saint François d'Assise ornent le mur, de part et d'autre de l'entrée de la chapelle.

A l'intérieur, on peut voir un tableau figurant la Vierge des sept douleurs (sept épées la transpercent). Ces sept douleurs sont les suivantes : la prophétie de Siméon sur l'enfant Jésus ; la fuite en Egypte ; la disparition de Jésus pendant trois jours au temple ; la rencontre de Marie et de Jésus sur la Via Crucis ; Marie contemplant la souffrance et la mort de Jésus sur la croix ; Marie accueillant son fils mort dans ses bras lors de la descente de croix ; enfin Marie abandonnant le corps de son fils lors de la mise au tombeau

A gauche de ce tableau, le Christ mort et saint Joseph (reconnaisable aux lys qu'il tient dans sa main, symbole de chasteté)

A gauche encore, un personnage qui ressemble à saint Lucius, mais tient dans ses mains la palme du martyr.

Au plafond, peintures représentant le Jugement dernier et le Couronnement de la Vierge.

Sur l'arc du chœur, chemin de croix avec 15 stations.

Bon moment de méditation. Dans son témoignage, Henri parle des « 5 miracles quotidiens » que vit le pèlerin.

Hier, par exemple, il a recensé : le chant des ruisseaux ; le beau temps dont nous avons bénéficié malgré une météo pessimiste ; la place de pique-nique impromptue à côté de l'église où nous avons médité ; la messe du soir, également imprévue ; les capun qui sont restés verts et n'ont pas brunis malgré le retard dû à notre participation à la messe, achève-t-il avec humour.

Peu après midi, nous visitons une autre chapelle.

Une fresque de 1574, à droite de l'entrée du chœur, représente saint Jacques ainsi que sainte Catherine accompagnée des instruments de son martyre, la roue et le glaive.

À gauche, datée de 1607, une représentation d'une Vierge à l'Enfant dans une mandorle et un Christ Pantocrator de style byzantin.

Au fond du chœur, sainte Barbara tenant une tour et sainte Marie-Madeleine portant le pot d'aromates ; à droite, saint Martin.

Le chœur est de style gothique ; la nef est couverte d'un plafond de bois plat.

On voit une statue de saint Valentin, patron de l'église.

Hans nous rapporte que le général Souvarov a traversé les cols de cette région en 1799 avec 21'000 hommes après s'être heurté à l'armée française ; il est ensuite descendu sur Coire pour pouvoir regagner la Russie ; à Coire, son armée ne comptait plus que 15'000 soldats...

Nous dégustons le bon pique-nique préparé par Jean-Max, assis sur la terrasse d'une auberge alpine, au-dessus du beau clocher roman de l'église Saint-Valentin.

Quelques gouttes de pluie tombent du ciel couvert.

Vers 13 h 30, le voile nuageux se déchire et le soleil refait son apparition. Nous partons vers Andiast en empruntant un joli chemin de terre.

14 h 25. Des arbres ont été abattus par des bûcherons. Ecorces et sciure, entêtante odeur de bois coupé. Chant d'un ruisseau.

Le sentier remonte. Derrière nous, sur la colline, le joli village de Pigniu où nous avons mangé.

15 h 15. Nous arrivons à Andiast et commençons par nous réhydrater sur la terrasse de l'hôtel de la Poste où nous serons hébergés cette nuit.

Nous descendons ensuite à pied vers Waltensburg par un chemin herbeux et glissant sur lequel Jean-Max fait la culbute, puis devons franchir à gué un torrent impétueux avant d'arriver, sous une pluie battante, devant l'église de Waltensburg, dont nous devons nous contenter d'une visite succincte, du fait le car qui doit nous remonter à Andiast ne va pas tarder à partir...

Cette église est superbe, avec sa grosse tour romane coiffée d'un bulbe baroque, son porche soutenu par des piliers de bois apparents, et surtout ses fresques.

A l'extérieur, sur la façade sud, on voit, de gauche à droite, un Jugement Dernier, une Crucifixion, un Christ du Dimanche et un saint Christophe (monumental comme toujours).

Les images du « Christ du Dimanche » ont pour but de réaffirmer le repos prôné par l'Eglise le dimanche et les jours fériés. Le dimanche, pour les Chrétiens, permet de se positionner par rapport aux Juifs qui prohibent, eux, toute activité lors du sabbat. Dès l'époque patristique, l'interruption du travail est préconisée le « jour du Seigneur » (dominica dies) moins pour se reposer des labeurs des six jours précédents que pour permettre aux fidèles de se rassembler à la messe. Selon saint Augustin, une journée entière d'oisiveté risque de pousser les Chrétiens au péché (« Mieux vaut labourer que danser »).

Cette vision des choses eut bien sûr des opposants.

A partir du 6^{ème} siècle, l'hagiographie vient au secours de ce jour particulier. La vie de saint Martin de Tours, notamment, évoque les punitions divines qui frappent les désobéissants : par exemple la main du forgeron reste collée à la clé qu'il vient de confectionner, celle du laboureur se fige sur sa charrue ; même celle de la femme qui se coiffe se pétrifie sur le peigne ! Le spectre des activités prohibées est en effet très étendu, et ne se limite pas aux activités lucratives : les tâches domestiques, les relations sexuelles, la danse, les déplacements, les soins corporels même sont interdits. Charlemagne, en 789, dressa une liste complète de toutes ces activités illicites.

A partir du milieu du 14^{ème} siècle apparurent, surtout sur les parois des églises, un Christ debout, le plus souvent nu, de grandeur nature, agressé par les symboles des activités défendues.

Cette agression peut revêtir plusieurs formes :

- *des objets pointus ou tranchants plantés dans son corps et produisant des plaies sanguinolentes*
- *une « oppression christique » : le Christ est entouré d'objets qui forment une sorte de mandorle menaçante*
- *un Christ entouré d'objets emplissant tout l'espace de la peinture murale (c'est le cas à Waltensburg)*
- *des gouttes de sang, parfois, ornent les outils*
- *des filets de sang (nous le verrons à Schlans) ou des flèches (c'est le cas du Christ du dimanche de Son Gieri) reliant les plaies du Christ à l'activité défendue*
- *parfois sont peintes des scènes de travail (et non seulement les outils), et l'on peut voir un petit diable noir sur le dos des Chrétiens affairés (par exemple à Schlans)*

(D'après Dominique Rigaux : Le Christ du dimanche, histoire d'une image médiévale. Note de lecture de Dominique Donadieu-Rigaut.

Références dans le dossier « documents » du CD)

A l'intérieur, on admire les fresques du Maître de Waltensburg, notamment le cycle de la Passion, sur la paroi nord, de la Cène – avec lavement des pieds – au Sépulcre, dans une sorte de « fondu enchaîné ». La scène se lit de gauche à droite dans sa partie supérieure et de droite à gauche dans la partie inférieure. On remarque aussi le martyre de saint Sébastien et des scènes de la vie de saint Nicolas. Le chœur a été peint vers 1450 dans le style « gotico internazionale ».

A 18 h 05, nous sommes de retour à l'hôtel et jouissons d'une bonne douche avant le repas du soir.

JEUDI 12 JUILLET 2012. D'ANDIAST A TRUN EN PASSANT PAR BRIGELS, SCHLANS ET CAPAUL.

*« Torrents et ponts alpins
Réjouissent le pèlerin »*

Nous effectuons une très jolie marche sur un chemin forestier, bordé de fougères et de pains de coucou. Nous descendons vers un torrent, que nous franchissons sur un pont de bois avant de remonter sur la colline.

Un barrage retient une eau bleuâtre, au-dessous de Brigels où nous arrivons vers 10 h 15. L'église de Brigels présente des éléments intéressants : un chœur gothique avec, notamment, une fresque représentant les apôtres endormis au Jardin des Oliviers ; un tableau figurant l'Assomption, sur le maître-autel ; surtout une statue d'un saint Jacques hiératique, à droite de la nef, près du chœur ; enfin quatre médaillons magnifiques représentant les saints Bartolomé, Pierre, Paul et Jacques, accrochés en avant de la tribune.

A côté de l'entrée, sur le clocher, une fresque représente saint Christophe.

Nous marchons jusqu'à Capaul, où nous retrouvons Jean-Max et ses aides, qui ont préparé le repas méridien, devant la blanche église qui domine le village.

Le ciel est bleu, à peine masqué par quelques nuages.

A 12 h 15, nous sommes réunis pour notre moment de méditation dans l'église Saint-Sébastien de Capaul. Au-dessus du maître-autel, un tableau représente le martyr de Sébastien. Au-dessus de l'autel sud, martyr de saint Etienne dont un homme s'apprête à faire éclater la tête en brandissant un énorme bloc de pierre.

Sur la paroi sud de la nef, une fresque représente un soldat romain debout devant l'empereur, scène dont j'ignore la signification.

Plus intéressant, au-dessus de l'autel latéral nord, un tableau représente saint Roch en train d'inciser un bubon pesteux ; il n'est pas représenté, ici, comme d'ordinaire, sous la forme d'un pèlerin de saint Jacques, mais plutôt sous celle d'un guérisseur ou d'un médecin. La plaie traditionnellement désignée du doigt par saint Roch sur l'une de ses cuisses est en fait un bubon pesteux inguinal suppurant. L'on suppose que saint Roch a contracté la peste bubonique – qui n'est pas toujours mortelle, contrairement à la peste pulmonaire – qu'il en a guéri, devenant ainsi, avec saint Sébastien, le patron que l'on invoque lors d'épidémies de cette redoutable maladie. On pense aussi qu'il est allé à Compostelle, raison de sa tenue vestimentaire habituelle. Comme c'est le cas dans cette église, les deux saints Roch et Sébastien sont souvent associés. (Dans la petite chapelle de Chandossel, près d'Avenches, on peut voir un tableau qui met en scène ces deux saints ; or cette région a été à plusieurs reprises victime de la peste.)

Au centre, on peut également voir une peinture de saint Antoine, reconnaissable à son bâton muni de clochettes et, au centre gauche, au visage grimaçant de l'un des démons qui, selon la légende, lui font subir mille tourments.

Nous quittons Capaul peu avant 13 h. et descendons vers Schlans, dans une Nature somptueuse. Cascades, forêts se succèdent.

Peu avant 14 h, nous arrivons à la chapelle Sainte-Marie des Neiges, d'où nous avons une vue plongeante sur le village et l'église de Schlans.

Le lieu où est construite cette chapelle était déjà utilisé à l'époque préromaine pour des cultes liés à la fertilité. Des traces de ces rites ont été relevés jusqu'au début du 20^{ème} siècle, le 25 avril.

La première pierre de cette chapelle fut posée en 1680 par un capucin de Brescia, le Frère Josephus Pontenico, et sa consécration eut lieu en 1683.

Nous descendons ensuite vers le village, pour visiter son église.

En 765, le village s'appelait Selanunum, nom qui devint par la suite Selaunes ou Selauno.

La tour de l'église fut édifée vers 1050, et il y avait en tout cas une église à cette date. Les peintures qui ornent le mur sud de la tour et la façade ouest de l'église ont été réalisées entre 1340 et 1400

En 1518, l'église fut dédiée à saint Georges et sainte Scholastique.

En 1630, le sanctuaire fut rénové, et un autel installé en l'honneur de Marie, saint Georges et saint Sébastien.

La peste tua 78 personnes à Schlans en 1631.

En 1643 eut lieu la bénédiction de l'église, toujours dédiée à saint Georges, mais sainte Scholastique ne sera plus jamais nommée.

Un agrandissement de l'église eut lieu en 1671 ; la tour fut surélevée, la sacristie reconstruite, et l'on construisit les stalles du chœur ainsi que trois autels.

Le maître-autel fut remplacé en 1760.

Déjà avant 1800, il y avait dans l'église un petit orgue à pédale. De nouvelles orgues furent installées dès 1893, et c'est l'un des rares instruments en Suisse à n'avoir, à ce jour, subi aucune transformation.

Les fresques furent découvertes dès 1928. Enfin, de 1978 à 1981, des recherches archéologiques furent entreprises dans l'église, et les orgues furent restaurées et révisées.

L'intérieur de l'église, tel qu'il apparaît aujourd'hui, est baroquisé, avec emploi de quelques statues gothiques.

A l'extérieur, on peut voir deux groupes de fresques intéressantes.

Sur le mur sud du clocher, un Christ du dimanche surmonté d'une Messe de saint Grégoire.

Le Christ du dimanche de cette église est particulièrement intéressant, car il illustre parfaitement certains des éléments dont nous avons déjà parlé :

tout d'abord les filets de sang qui relient les plaies du Christ aux activités interdites le dimanche ; ensuite, l'on voit clairement des diabolins noirs qui poussent les gens à effectuer des activités illicites...

La messe de saint Grégoire est un thème qui se retrouve dans la Légende dorée.

Légende de saint Grégoire (d'après la Légende dorée de Jacques de Voragine)
Saint Grégoire avait, parmi ses paroissiens, une femme qui, tous les dimanches, lui apportait un pain pour la célébration eucharistique. Un jour que saint Grégoire, à la communion, lui tendait un morceau de pain en disant « Reçois le corps du Christ », il vit cette femme sourire, et lui en demanda la raison. « J'ai peine à croire, dit-elle, que ce pain, que j'ai fait de mes propres mains ce matin, soit devenu le corps du Christ. » Saint Grégoire reprit le pain, s'agenouilla et se mit en prière. Aussitôt le morceau de pain se transforma en un doigt sanglant. La femme s'étant repentie, Grégoire reprit sa prière, et le doigt sanglant redevint du pain.

Dans l'iconographie, l'on voit, non pas un doigt sanglant, mais le Christ apparaître sur l'autel, montrant ses plaies.

Sur le mur ouest de l'église, on voit une Epiphanie de goût italien, attribuée au Maître de Waltensburg, ainsi qu'un fragment de fresque illustrant le combat de saint Georges avec le dragon (on aperçoit la lance qui transperce la gueule du monstre).

Peu avant 15 h, nous effectuons de petites grimpees, suivies d'une rude descente vers Trun, en franchissant plusieurs torrents tumultueux sur des ponts de bois. Merveilles d'une nature encore sauvage, sentiers abrupts et romantiques. Joie de marcher avec ses amis en pleine liberté : tous les sens sont en éveil, ouverts à la Beauté, comme l'avait souligné Erhard lors de l'une de nos méditations.

Peu après 16 h 30, nous arrivons devant la chapelle Sainte-Anne, à l'entrée est de Trun. Cette chapelle, construite en 1704 dans le style baroque avec chœur polygonal, jouxte l'érable (ou plutôt son rejeton) sous lequel fut, sinon fondée comme le voudrait la tradition, du moins confirmée la Ligue Supérieure (ou Ligue Grise) en 1424. Dans cet érable s'incarna l'âme de la Ligue. Lors du soulèvement de 1799, des grenadiers français, dans leur fureur, tirèrent sur l'arbre, et on raconte qu'un ruisseau de sang coula de l'écorce blessée. En 1870, l'orage abattit le vieux tronc. Ce fut un deuil national. L'arbre actuel est issu d'une pousse du vieil érable.

Sous le portique de la chapelle Sainte-Anne, l'artiste Otto Baumberger a réalisé en 1924 deux fresques, l'une évoquant la fondation de la Ligue en 1424, l'autre son dernier renouvellement en 1778. Elles illustrent en même temps l'alliance entre les différentes vallées pour former la Ligue Grise.

Les assemblées des Ligues se tenaient dans la salle des Juges de la cour de Disentis, à l'extrémité ouest du village, actuellement Musée historique.

A côté de la chapelle se trouve, depuis 1701, la cour d'honneur de la Ligue. Elle constitue aujourd'hui une sorte de panthéon des personnages illustres de la région, dont des plaques de pierre rappellent la mémoire : poètes, hommes de science, journalistes, etc.

Trun est située à 850 mètres d'altitude, sur la rive gauche du Rhin antérieur. Elle accueille une importante station de diligences postales jusqu'en 1912. Parmi les artistes natifs de Trun, il faut citer Aloïs Carigiet, illustrateur de livres pour enfants.

Nous nous rendons ensuite à l'hôtel Tödi, où nous passerons la nuit. L'hôtel était autrefois une vieille demeure patricienne (fin du 17^{ème} siècle) contemporaine, je crois, à la massive maison de l'Abbé où siégeait le tribunal de la Ligue.

L'église Saint-Martin de Trun renferme deux belles statues des fils de Zébédée ainsi que quelques toiles intéressantes, notamment une scène montrant Marie, Jésus et Jean-Baptiste enfant (à gauche). A droite du chœur, sainte Barbara et sainte Brigitte ; en arrière-plan, on voit le supplice de sainte Barbara qui est décapitée.

VENDREDI 13 JUILLET 2012. DE TRUN A DISENTIS EN PASSANT PAR SUMVITG.

*« Rives ombragées du Rhin
Font plaisir au pèlerin »*

Nous prenons notre petit déjeuner à 07 h 30, puis, ceux d'entre nous qui ne l'ont pas encore vue s'en vont visiter l'église.

A 08 h 30, c'est sous la pluie que nous partons sur un chemin légèrement pentu, bordé de fougères et d'œillets de poète. Partout des ruisseaux limpides aux sons mélodieux. Du sommet, nous jetons un regard sur Trun, que nous avons quitté tout à l'heure.

Nous n'avons pas eu le temps de visiter la chapelle Notre Dame de la Chandeleur, située sur les hauteurs du village de Trun. Cette chapelle a une histoire intéressante : en 1660, durant la nuit, le curé de Trun regardait dehors par la fenêtre alors qu'il s'appropriait à fermer les volets de sa cure. Il faisait nuit noire et le monde semblait endormi. Mais qu'est-ce qui brillait de façon si intense au sommet de la colline ? Le curé se frotta les yeux, mais la lumière était toujours là. Personne n'avait jamais rien vu de pareil. Cette lumière devait provenir de l'endroit où se dressait la petite chapelle de Saint-Sébastien. Le curé pria jusqu'à ce que la lumière eût disparu. Ce phénomène se répéta plusieurs nuits consécutives, et d'autres personnes en furent les témoins. Convaincu que cette lumière émanait directement de la Vierge, le curé décida de faire construire une chapelle dédiée à Marie, afin qu'elle illumine le monde entier.

La première pierre fut posée le 27 avril 1663. Toute la population, ainsi que les moines de l'abbaye de Disentis, participèrent à la construction.

Le sanctuaire devint un lieu de pèlerinage, et l'on peut voir sur les murs de nombreux ex-voto offerts par des personnes dont les vœux de protection ont été exaucés, spécialement contre les catastrophes naturelles, les avalanches par exemple.

En 1773, des avalanches meurtrières dévastèrent le pays. Durant cette année-là, la chapelle Maria Licht (Notre Dame de la Chandeleur) fut également menacée par des avalanches, mais elle ne fut pas détruite. Quand les habitants osèrent sortir de chez eux et se rendre à la chapelle, ils virent qu'elle était remplie de neige jusqu'à la hauteur de la lumière perpétuelle qui n'était pas éteinte. On y vit un miracle.

L'avant-chœur et le chœur polygonal constituaient l'église d'origine (1663).

Une voûte en berceau, en bois, fut construite au-dessus de la nef en 1683.

On peut admirer également un ensemble de peintures créées par Fridolin Eggert (1687-1690).

A 10 h 20, arrêt méditatif dans l'église de Sumvitg. Sur la chapelle sud, statues de saint Gall et de saint Colomban (merci à Greta, experte en hagiographie, d'avoir apporté ces précisions). Au nord de la nef, collection impressionnante de reliques.

Lors de notre méditation, Josiane nous parle d'une statue du Christ, qu'elle a pu voir dans une église espagnole, et qui tient une main vers le ciel et l'autre vers la terre, attestant, selon le curé du village, de la double nature, divine et humaine, de Jésus Christ.

Pendant notre recueillement, le soleil se fait voir à nouveau et c'est sous un ciel clément que nous repartons, après le pique-nique partagé à côté de la gare de Sumvitg, à 12 h 15, en direction de Disentis. Petit ennui technique avec l'embrayage du bus qui doit malheureusement être remplacé par un autre véhicule,

Magnifique balade le long du Rhin antérieur, descentes parfois acrobatiques, sentiers romantiques, grondement de l'eau.

A 15 h, avec deux minutes d'avance (!) par rapport à la planification de Hans, nous arrivons à Disentis, devant l'hôtel Cucagna et, après nos ablutions, nous nous rendons à l'abbaye pour une visite guidée.

L'abbaye de Disentis existe depuis 1300 ans, et elle est la plus ancienne abbaye cistercienne hébergeant encore des moines.

Traditionnellement, on fait remonter la fondation de l'abbaye à un 11 juillet, jour où eut lieu l'événement peint sur l'autel sud, qui fut à l'origine du monastère. Vers l'an 700, Sigisbert, un moine itinérant, vint en ce lieu pour y établir un ermitage ; un habitant du lieu, Placide, mit des terres à sa disposition, irritant ainsi le préfet de Coire, Victor, qui fit assassiner Placide. La légende rapporte que Placide marcha, tenant sa tête entre ses mains, du lieu de son supplice jusqu'à l'emplacement actuel de l'abbaye, pour porter sa tête à Sigisbert. Par la suite, des Chrétiens sont venus se mettre au service de Sigisbert et Victor, regrettant son geste, leur fournit de vastes terres.

C'est vers 750 que l'évêque de Coire, Ursicin, érigea un monastère sur la tombe des saints Sigisbert et Placide. Lui-même était à la tête des moines comme abbé et les plaça sous la règle de saint Benoît. Les propriétés foncières de l'abbaye s'étendaient de la Furka, à l'ouest, jusqu'à proximité de Coire à l'est. L'abbaye possédait également des biens dans le canton de Zurich ainsi qu'un vignoble en Italie... Les propriétés actuelles du monastère sont naturellement beaucoup plus restreintes.

Lors de sa fondation, entre 700 et 750, près de 90 moines sont entrés dans cette nouvelle abbaye. C'est aux alentours de l'An Mil que Disentis connut son apogée, en abritant une centaine de moines.

L'église actuelle est vieille de 300 ans : c'est en effet le 11 septembre 1712 qu'elle fut consacrée.

Elle est de style baroque, style qui incarne clarté, lumière, décoration, festivité. Les parties originelles sont la chaire, la grille du chœur et les autels latéraux.

Les fresques de la voûte, du 20^{ème} siècle, sont l'œuvre de Fritz Kunz. Elles illustrent des événements relatifs à l'histoire de l'abbaye, notamment le martyre de saint Placide présentant sa tête à saint Sigisbert, le pèlerinage des Grisons pour remercier les Saints Patrons du monastère après la bataille de Calven en 1499, l'invasion des Sarrasins vers 940, etc.

Huit incendies ont ravagé l'abbaye au cours des siècles.

Le maître-autel est une création baroque de 1656 provenant de Deggendorf en Bavière ; il fut acquis vers la fin du 19^{ème} siècle pour remplacer le grand autel détruit en 1799 lors de l'invasion des Français.

L'abbaye compte actuellement 25 moines. Leur activité, conformément à la règle de saint Benoît – *Ora et labora* (*Prie et travaille*) – était déjà pratiquée par les moines du désert.

Ora : La première des cinq prières quotidiennes a lieu à 05 h 30, correspondant à la prière de minuit, de 03 h et de 06 h. La journée ne commence pas à minuit, mais le soir au coucher du soleil.

On ne célèbre pas les anniversaires des moines mais la fête de leur Saint Patron (les anniversaires ne sont fêtés qu'à partir de 80 ans ou plus).

Les Complies sont célébrées à 20 h, en communauté, par des chants, le plus souvent en allemand, d'origine très ancienne et s'apparentant au chant grégorien.

A 05 h 30, les moines se réunissent généralement autour de l'orgue et les chants se font avec l'accompagnement de cet instrument, sauf pendant l'Avant et le Carême, où ils sont chantés a capella.

Labora : le travail consiste essentiellement en une activité d'enseignement dans le village ; les élèves, garçons et filles, sont âgés de 13 à 19 ans et sont au nombre de 75 environ, provenant pour la plupart de la région, mais parfois d'ailleurs (même du Nigeria). Il y a également un internant qui abrite 45 pensionnaires des deux sexes. Huit moines et vingt-cinq laïcs assurent l'enseignement des élèves.

Les moines font la cuisine à tour de rôle, mais il y a également dans le monastère des cuisiniers laïcs. Un moine est responsable du jardin. D'autres sont responsables d'ateliers de couture, de travail du bois, d'agriculture.

Il n'y a par contre pas d'activité paroissiale, mais souvent un accompagnement spirituel et l'organisation de retraites, essentiellement destinées aux hommes.

D'autres religieux assurent le fonctionnement de la bibliothèque, de l'infirmerie et de l'administration financière du couvent.

Cinq moines ont dépassé les 85 ans, le plus vieux est âgé de 92 ans. Les moines âgés, évidemment, ne sont pas astreints au travail.

Il y a actuellement cinq novices, dont le plus jeune a 29 ans et le plus âgé dépasse la cinquantaine.

Le deuxième autel sud (autel de Saint-Michel) est particulier, il est moins doré que les autres. Créé en 1572 en style Renaissance, cet autel est l'un des plus beaux de Suisse.

Il a été offert par Sébastien von Kastelberg, membre d'une famille importante de la région. L'un de ses frères a exercé la fonction d'abbé de Disentis ; il faut noter que lors de son abbatiat, il n'y avait qu'un seul moine dans l'abbaye, mais grâce à cet unique religieux, il y a eu une présence ininterrompue des moines durant 1300 ans. Les deux artistes qui ont créé cet autel sont originaires d'Autriche.

Le panneau central est inspiré d'un tableau d'Albrecht Dürer. Saint Michel et la Vierge sont représentés à la façon des scènes de l'Apocalypse.

Sébastien et son fils Johann von Kastelberg sont peints au bas du tableau, à droite, agenouillés devant la Vierge.

Au sommet du panneau central, Trinité.

Au-dessous du tableau de la Vierge mentionné ci-dessus, on voit sainte Barbara (sainte Barbe) tenant un calice et une hostie, et revêtue d'un habit sacerdotal. Antoinette me fait remarquer que cette tenue est avant-gardiste !

Le panneau latéral gauche montre le baptême de Jésus et, au-dessous, le martyre de saint Sébastien.

Sur le panneau latéral droit, on peut voir, de haut en bas, sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Elisabeth de Thuringe et sainte Marie-Madeleine.

Après l'église abbatiale, nous visitons le musée de l'abbaye. Entre autres merveilles, mentionnons une statue d'Anne « trinitaire », où sont représentés Anne, Marie et Jésus, soit trois générations ; plusieurs statues de la Vierge, de différentes époques, où Marie est habillée comme une poupée.

Après cette visite, nous retournons à l'hôtel pour notre dernier repas.

SAMEDI 14 JUILLET 2012. LE RETOUR.

*« Cloches du matin
N'irritent pas le pèlerin »*

06 h. Un carillon interminable nous arrache des bras de Morphée.
Petit déjeuner à l'heure habituelle.

Yvonne a fait hier une découverte intéressante : le Frère qui nous a fait visiter l'église abbatiale nous avait affirmé qu'il n'existait aucun témoignage d'une présence jacquaire dans l'abbaye, notamment du fait que les incendies ont anéanti les archives du couvent. Or l'oeil de lynx de notre amie a repéré, sur un ex-voto, dans l'église de Marie, à côté du musée de l'abbaye, un magnifique saint Jacques !

A 9 h, nous sommes réunis en un grand cercle à l'étage supérieur de l'hôtel pour mettre en commun notre vécu de la semaine écoulée, d'où il ressort que nous avons été tous enchantés de cette magnifique marche de Coire à Disentis, placée sous le signe de la bonne humeur et d'une parfaite synergie entre nos deux mentors : Hans, précis et faisant un pronostic prudent concernant les temps de marche, et Henri détendu et optimiste ont su rendre cette semaine très agréable. Une semaine magnifique par ses beautés naturelles, les chefs-d'œuvre artistiques sans nombre que recèlent les Grisons, l'amitié, les échanges et les moments de recueillement animés par Henri et Arabella.

Merci à Hans et à Henri pour l'organisation de cette semaine. Merci aussi à Arabella et à Bernard pour leur rôle – important – de traducteurs.

11 h 14. Les trains nous emportent vers nos destins respectifs.

*« Fin du chemin
Fait pleurer le pèlerin »*

Forel, le 23 juillet 2012

Jean-Noël A.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BEERLI, André : La Suisse inconnue. Grisons – Edité par le Touring-Club Suisse et Shell Switzerland

BENEDICTINS DE RAMSGATE, LES : Dix mille Saints. Dictionnaire hagiographique – Brepols (1991)

Guide culturel de la Suisse – Zurich, Ex Libris Verlag (1982)

DONADIEU-RIGAUT, Dominique : notes de lecture – Internet

FEUILLET, Michel : Lexique des symboles chrétiens – Paris, Que sais-je ? PUF (2004)

RIGAUX, Dominique : Le Christ du dimanche, histoire d'une image médiévale – Paris, l'Harmattan (2005)

VORAGINE de, Jacques – La Légende Dorée – Paris, Garnier-Flammarion (1967), 2 volumes

Documents divers consultés sur la toile

Informations et brochures diverses recueillies sur les sites visités

Informations fournies par nos guides à Coire, Domat-Ems, Falera et Disentis